

J'ai surtout admiré son raisonnement à propos de son évasion.

"Je me suis sauvé, dit-il, parce que vous n'avez pas su me garder ; Votre devoir était de me tenir en cage, pendant qu'une force irrésistible me poussait à profiter de toutes les occasions pour reconquérir ma liberté."

Je l'ai déjà dit plusieurs fois ici même, rien ne m'a jamais paru plus ridicule, plus absurde et plus contraire aux règles de la raison que de punir un détenu dont le seul crime est de s'être évadé.

C'est exactement le contraire qui devrait être fait, c'est-à-dire, que c'est le garde chargé de la surveillance du prisonnier qui doit être puni en cas d'évasion de celui-ci.

Mais cela devient fatigant de prêcher dans le désert.

On a distribué une soixantaine d'années de pénitencier et tout le monde semble content, sauf les prisonniers.

Quand à l'administration intérieure de Saint-Vincent de Paul, nul ne songe à la réformer, et nous pouvons nous attendre au renouvellement des tristes scènes qui ont eu lieu il y a deux mois.

\*.\* Sa Majesté Louis II, roi de Bavière, dont je vous ai conté quelques-unes des excentricités, vient enfin d'être reconnu fou, ce que nous savions depuis plusieurs années.

Il a été déposé par ses propres sujets et s'est noyé le soir même.

Ce n'est pas une grande perte ni comme souverain ni comme homme, mais je vois dans ce terrible drame, la confirmation des lois de l'hérédité admise par un grand nombre de savants, hérédité malsaine qui saute souvent une génération.

Louis I, grand-père du jeune fou qui vient de se tuer, a mené l'existence la plus scandaleuse que l'imagination la plus dévergondée puisse rêver. Il est mort idiot et son petit fils vient de finir à peu près comme lui.

*Leon Sadou*

UN CRI DE L'AME

**V**ous vous le rappelez bien, amie. C'était un samedi, aux derniers beaux chemins d'hiver.

Emmitouffées dans notre légère cariole, traînées par le coursier favori, à la mine fière, au caractère paresseux et docile, nous partions pour une de ces promenades devenues si chères. Nous partions ; — et pourtant, vous étiez triste. Malgré vous, malgré vos efforts inouïs, votre cœur criait en cadence avec le patin du *sleigh*, gémissant sur les cailloux mis à découvert par l'ardent soleil printanier. Vous étiez triste—triste de cette tristesse qui nous fait se reporter vers le passé, retourner toujours sans s'en apercevoir à peine, s'y réfugier avec abandon, s'y blottir avec fièvre, y chercher tous les frissons, toutes les terreurs folles qui nous ont émues et effrayées à la fois, rendues tremblantes et heureuses.

Rue Notre-Dame, rue Saint-Jacques, le bureau de poste, aucun des endroits que nous affectionnions particulièrement n'attira ce jour-là votre attention.

—Sortons de la ville, me dites-vous.

Un coup de fouet, un coup de rennes, firent bien vite prendre à *Dexter* une direction opposée à celle suivie habituellement. La route où nous nous engageâmes nous était étrangère. Elle était charmante. Peu à peu les résidences de plus en plus coquettes se firent plus rares aussi. Nous nous trouvâmes en pleine campagne. Et vous aviez raison, l'air pur, meilleur et plus grand qu'à la ville sembla vous remettre un peu. La parole devint plus facile. C'est alors que, sans piétons pour nous distraire ou nous faire perdre le fil de la conversation, nous causâmes... comme on cause quand le cœur est trop lourd, trop plein, nous causâmes ; — et vous ne vous êtes même pas aperçu qu'un nom béni perdu dans un soupir est sorti cent fois de vos lèvres.

Ah ! pauvre passé ! Toute âme qui t'a connu au contact d'une autre âme peut-elle ne pas laisser échapper sans cesse la prière que te dit tout bas son cœur ?...

N'est-il pas vrai qu'il y a des traits, des noms, qui s'imprègnent, qui s'éternisent, qui restent dans la mémoire comme la plus douce personnification du véritable bonheur ? Tant il est vrai que nous avons été faits pour être heureux, et que ces parts de nous-mêmes que nous arrache le sentier battu, nous les croyons manquer toujours à une félicité sans nuage !

Votre état moral, amie, éveillait d'avantage chez moi cette sympathie délicate qui nous tient, et j'allais pleurer avec vous, j'allais, comme vous, donner à mon passé sa goutte d'amertume, j'allais secouer, remuer ce fouillis de mon cœur—comme de tout cœur qui a aimé—quand, avec un mouvement d'indifférence prononcée, vous me jetez ce cri intime de votre âme en deuil :

—*Je voudrais bien mourir, moi !*

Une révolution subite s'empara de mon esprit. Je descendis des hauteurs où l'imagination malade m'avait conduite. Et je vous aurais fait la meilleure des leçons, si je ne me fus rappelée à temps que vous n'aimiez pas à être sermonnée. Cependant, à mon retour, je jetai les quelques réflexions que vous m'aviez inspirées sur une page de mon journal, où je les retrouve ce soir toutes pleines encore d'actualité. Me permettez-vous de les offrir aux lectrices du MONDE ILLUSTRÉ ? Ne serait-ce que pour dire à la légère Ninette, qui nous a gratifiés l'autre jour d'une naïve confiance, qu'Angéline, la rêveuse, ne va pas si mal par la vie—la vie ! ce rêve à si longue haleine.

\*.\*

*Je voudrais mourir, moi !*

Avez-vous pensé, sondé jamais sérieusement tout l'éloquence de cet élan de vous-même ?...

A votre âge, avec tous les gracieux avantages que la nature vous a donnés, avec ce charme exquis que vous répandez sur tout ce qui vous approche.

Allons donc, amie !

J'ignore si je suis votre aîné, comme vous j'ai atteint la vingtaine, croiriez-vous facilement que je veuille mourir si tôt ?

Je vis dans un milieu difficile. Tous les jours je suis en butte à mille et une contrariétés, à l'humour inégale, souvent acariâtre des personnes qui m'entourent, et que mon caractère peu pliable rend plus ennuyeuses encore ; ma sensibilité excessive est souvent piquée au vif ; je combats, je lutte, car je sens bien que je n'aurais pas le courage héroïque de mourir. Il en faut plus que l'on pense, croyez-moi

Un faible examen le démontre bien vite.

Souffrir, souffrir toujours ! Mais ce sont ces souffrances mêmes qui nous tiennent à la vie. C'est ce concert de pensées, de tristesses, de regrets, se confondant et dans notre âme et dans notre être qui nous rend l'existence doublement précieuse.

Oh ! je consentirais volontiers à disparaître dès maintenant si on me permettait d'enlacer dans une même étreinte tout ce que j'aime et de l'emporter avec moi. Autrement ! Autrement, qu'on sème mon chemin d'épines, d'écueils, de casse-cou ; que mes cheveux se blanchissent, que mon front se ride, que mes épaules se courbent sous les misères et le temps.

*Voilà quand je veux mourir, moi !*

Tenez, mon amie, Dieu n'a pas créé une seule âme à laquelle il permit de jeter un tel cri, de mourir en elle cet oubli volontaire et de sa bonté et de sa justice ; quand la faculté d'aimer reste au cœur, on ne peut être tout-à-fait malheureux.

Voyez-vous, le cœur, c'est une lyre qui a besoin de chanter toujours, de chanter même en pleurant ; il ne peut être condamné, un moment venu, à une ineptie complète. Il s'alimente, là, un courant auquel il faut nécessairement un cours doux ou furieux, déchaîné ou facile. Il foment, là, des caprices qui se heurtent et naissent les uns des autres, des trop-pleins qui débordent, des furies de tendresse qu'il faut répandre sur quelque atôme. C'est pourquoi des sentiments nouveaux, délicats, étranges, apparaissent chaque jour. Ne nous étonnons pas : des conséquences indéniables les enfantent.

Et de toutes parts on vous réclame, amie. Et de tous côtés on vous appelle. Quelque mal que vous souffrez, regardez autour de vous : pour tous maux il y a remède. Sondez bien la partie malade de vous-même, analysez et vite traitez — sévèrement, surtout.

Vous verrez que votre cœur, s'ouvrant plus librement à chacun des plaisirs qui passent, se dilatant sous l'atmosphère pure des joies qui restent encore sur la route à parcourir, trouvera la force, le calme, — l'oubli.

ANGÉLINE.



LE MARIAGE DU PRÉSIDENT CLEVELAND

**H**UIT mariages ont déjà été célébrés à la Maison Blanche, mais c'est le premier auquel ait présidé un ministre du culte.

Dès l'aurore, la ville était en mouvement.

Des groupes de curieux s'entretenaient en face des hôtels. Commères et jeunes filles babil-laient sur l'événement.

Il se fit un profond silence quand le Révd Sunderlan se dirigea vers les époux (accompagné du révérend William Cleveland, frère du président). C'est lui qui donna la bénédiction nuptiale.

Après la cérémonie, le révérend Cleveland prononça la bénédiction suivante : "Que Dieu Père, Fils et Saint-Esprit vous bénisse, vous conserve. Que dans sa miséricorde, il vous accorde avec les biens temporels, les grâces spirituelles ; qu'il vous accorde une longue vie en ce monde, et la vie éternelle dans l'autre."

A la fin de la prière, Mme Folsom, surmontant son émotion, adressa la première ses félicitations aux nouveaux mariés. Elle fut suivie par Mlle Cleveland, le Rév. M. Cleveland, et par d'autres parents et amis.

Aussitôt après la cérémonie les époux prirent le train à la gare de Baltimore et Ohio pour Deer Park.

Au nombre des félicitations qui lui sont arrivées de toute part, on remarque le télégramme suivant de la reine Victoria :

"Veuillez accepter mes sincères félicitations pour votre mariage et mes meilleurs souhaits pour votre bonheur."

VICTORIA.

LA MODE

**Mantelet (devant).**—Mantelet en soie de fantaisie en forme de petit carrick à deux collets, la première pèlerine, fermée par deux boutons, et coupée pour laisser passer le bras : toutes trois sont liserées de noir ; le petit col droit est à coins cassés.

**Dos.**—Le dos tombe à peine sur la taille et les trois pèlerines forment très légèrement la pointe au milieu. Ce joli modèle peut s'exécuter en quelle étoffe on veut.

**Capote.**—Capote en dentelle à la passe drapée de velours grenat, garnie de faille beige et d'un peigne jais grenat posé devant dans les coques.

—Le comte Charles Gozzoli, qui a été choisi pour porter la barrette cardinalice à Sa Grâce l'archevêque Taschereau, est attendu à Québec vers la fin de juin.

—A San Francisco on est à la veille d'admettre le serment chinois dans les cours de justice. Ce serment consiste à couper la tête d'un poulet au moment où le témoin prononce la formule sacramentelle en promettant de dire la vérité, etc.

—Les appointements des ministres en Angleterre sont les suivants : Le secrétaire des affaires étrangères et le lord du trésor, \$50,000 ; le chancelier de l'Échiquier, \$25,000 ; le lord grand Chancelier, \$50,000 ; le lord lieutenant d'Irlande, \$100,000 ; le président du Conseil Privé, \$20,000 ; le secrétaire de Colonies, \$25,000 ; le secrétaire de l'Intérieur, \$25,000 ; le secrétaire de la Guerre, \$25,000 ; le secrétaire de l'Inde, \$25,000 ; le premier lord de l'Amirauté, \$22,000 ; le lord Chancelier de l'Irlande, \$22,000 ; le président du bureau du commerce, \$10,000.